

Démographie et différences

Colloque international de Montréal (7-10 juin 1988)



ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE

AIDELF

Par-delà le quantitatif et le qualitatif. Pour une analyse des mécanismes de différenciation

• Michel BOZON

Institut national d'études démographiques, Paris, France

*« La qualité passe dans la quantité, et la
quantité passe dans la qualité. »*

G.W.F. Hegel, *Science de la logique*, 1830.

La réduction du qualitatif au quantitatif est un moment essentiel dans le mouvement d'automatisation d'une science. Ce qu'on percevait initialement comme une différence de nature se trouve ramené, après décomposition et mesure, à une série de différences quantitatives. Au lieu d'essences indépendantes, on dispose désormais d'observations quantifiées entre lesquelles des comparaisons et des rapprochements peuvent s'établir : le rouge et le bleu deviennent des positions mesurables dans le spectre des couleurs. Cette évolution concerne les sciences exactes, et également toutes proportions gardées, la démographie, la sociologie et les autres sciences sociales. Mais la déconstruction du qualitatif spontané n'est pas l'aboutissement de l'explication et de l'analyse. Dans les sciences sociales en particulier, une seconde phase s'avère nécessaire, qui permette de dépasser la simple description des différences quantitatives pour entrer dans l'analyse fine des mécanismes de la différenciation. C'est ce mouvement de dépassement du quantitatif qu'on se propose d'examiner ici. De nombreux compromis s'établissent dans la pratique entre approche quantitative et approche qualitative, sans même que les tenants de l'une ou de l'autre démarche en soient toujours conscients.

La réduction du qualitatif au quantitatif. Passer des différences de nature à la quantification des différences

Quand on veut établir des comparaisons entre des populations, on est souvent confronté à un type de discours qui, dans sa version ethnologique savante comme dans sa version spontanée, tend à ramener les différences de comportements entre groupes à des différences entre modèles culturels. Cette forme d'explication « qualitative » a connu son heure de gloire dans l'anthropologie américaine de l'entre deux guerres sous le nom de **culturalisme**, en particulier avec les travaux de Margaret Mead, qui en a donné la version classique. Selon cet auteur, un modèle culturel est un système de valeurs par lequel un groupe ou une société fournit une réponse aux problèmes universels qui lui sont posés. Dans ses études comparatives sur les sociétés océaniques, Margaret Mead définit chaque société par sa personnalité : « *Chaque civilisation primitive et homogène ne peut donner carrière qu'à quelques-unes des capacités de l'homme. Elle interdit ou pénalise toutes celles qui sont trop opposées ou trop étrangère à son orientation principale. Les valeurs qu'elle respecte et qui ont été, à l'origine, adoptées par certains*

tempéraments, ignorées des autres, elle les incorpore de façon de plus en plus solide et durable à sa structure même, à son organisation politique et religieuse, à son art, à sa littérature. Et chaque nouvelle génération se trouve façonnée, fermement et définitivement, selon la tendance dominante»⁽¹⁾.

Même si on ne se réfère plus explicitement aujourd'hui à la théorie culturaliste, trop proche d'une sommaire psychologie des peuples, le mode de raisonnement culturaliste reste présent de façon diffuse dans de nombreux travaux ethnologiques. Ainsi, étudiant la famille dans la Caraïbe, Yves Charbit⁽²⁾ remarque que les ethnologues font correspondre à chaque grande ethnie un modèle familial préférentiel : le modèle des noirs serait ainsi la «*famille matrifocale*». C'est le même type d'explication qui prévaut quand les différences de fécondité entre deux groupes sont expliquées, sans plus d'examen, par des différences de modèles culturels ou d'attitude à l'égard de l'enfant. Ou bien quand, voulant apprécier la situation des femmes dans diverses sociétés (ou bien, toutes proportions gardées, dans divers groupes sociaux), on se contente de comparer les images sociales que chaque groupe donne des femmes. Globalisant a priori et qualitatif au sens minimal du terme, le raisonnement culturaliste procède souvent d'une confusion entre représentation sociale dominante et comportements réels. Il entraîne une attitude relativiste superficielle, qui bloque en fait toute comparaison.

Pour dépasser ce relativisme, démographes et sociologues commencent toujours par décomposer les phénomènes pour les réduire à l'état de variables quantifiables ou d'indicateurs. C'est grâce à une description statistique minutieuse de la structure des ménages qu'Yves Charbit peut récuser la réalité d'un modèle matrifocal dans la Caraïbe : dans tous les pays étudiés, les foyers biparentaux sont très largement majoritaires. En définitive, la Caraïbe présente beaucoup moins de spécificités qu'on aurait pu le penser, en particulier par rapport à l'Amérique du Sud, à l'Amérique Centrale, et sans doute par rapport à l'Afrique. De même, l'étude différentielle de la fécondité des groupes n'existe vraiment que lorsqu'on sait distinguer et quantifier ses composantes : âge au mariage, âge au premier enfant, écarts entre naissances, descendance finale, répartition des familles selon le nombre d'enfants, mortalité infantile... etc. Des comparaisons entre ethnies, entre groupes sociaux, entre époques deviennent possibles. On sait par exemple que le niveau de fécondité actuel en France est identique à celui de l'entre deux guerres. Pourtant il serait hasardeux d'établir un rapprochement global entre l'état d'esprit des années 1930 et celui des années 1980. En fait, dès qu'on décompose la fécondité, les différences entre périodes apparaissent, puisqu'on observe alors que la répartition des familles n'est pas du tout la même : «*Entre les deux guerres, la fécondité était très hétérogène – familles nombreuses, familles sans enfants et familles restreintes coexistaient – tandis qu'actuellement, les comportements sont plus homogènes : les familles nombreuses ont disparu et un modèle familial est dominant, celui de la famille avec deux enfants*»⁽³⁾. Même si elles ne sont pas encore expliquées, les différences ont été caractérisées, les fausses similitudes écartées.

⁽¹⁾ Margaret Mead, *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1963, p. V. A chaque ethnie étudiée, est prêté un trait de caractère. C'est ainsi que les Samoans sont dits calmes, les Arapesh tendres et les Mundugumor féroces !

⁽²⁾ Yves Charbit, *Famille et nuptialité dans la Caraïbe*, PUF-INED, Collection Travaux et Documents, Cahier n°114, 1987 (Voir notamment p. 26).

⁽³⁾ Alain Monnier, «*Regards sur la fécondité française.*», *Société Française* n°26, janvier-mars 1988.

Un troisième exemple, aux marges de la démographie et de la sociologie, est celui de la position sociale des femmes. Il est courant de l'expliquer par les traditions de la culture ou du contexte religieux (hindouisme, Islam, tradition catholique). Pourtant l'utilisation d'une batterie d'indicateurs démographiques ou sociologiques donne une image plus fine de la situation réelle des femmes, qui se prête en outre à la comparaison. Philippe Fargues, dans son étude sur la famille arabe⁽⁴⁾, ne s'appesantit guère sur les prescriptions de l'Islam. Il donne une image bien plus nette de la domination masculine dans ces pays en mettant en relief la permanence d'un écart d'âge élevé entre homme et femme (8 à 10 ans de plus pour l'homme), et la forte proportion de mariages rompus par répudiation de la femme ; fréquentes, les ruptures (15 à 35 % des premiers mariages selon les pays) se font presque exclusivement à l'initiative de l'homme. La statistique démographique est ici un puissant révélateur des ressorts fondamentaux d'une société.

Transformer des différences de nature en des différences de degré, substituer à la perception intuitive et synthétique une vision analytique et quantifiée des phénomènes, tel est le premier et le principal effet du travail démographique. Cette transformation est une réduction, car le détour quantitatif impose un travail d'abstraction, c'est-à-dire de découpage et de schématisation du réel. Dans quelle condition cette nécessaire schématisation, « *ce droit de négliger ce qui est négligeable* »⁽⁵⁾, se concilie-t-il avec l'exigence scientifique d'exhaustivité ?

Vers l'analyse des mécanismes de différenciation : l'approche compréhensive

La quête de l'exhaustif peut s'accomplir dans deux directions, ou dimensions.

Extension et compréhension

Ou l'on privilégie l'exhaustivité du domaine, à partir d'un nombre réduit d'observations, construites sur une large échelle. Les comparaisons se font essentiellement entre des subdivisions du domaine, ou entre les domaines distincts. Ou bien l'on cherche à atteindre l'exhaustivité du sens, en multipliant les possibilités d'explication et de corrél-

⁽⁴⁾ Philippe Fargues, « Monde arabe : la citadelle domestique », in *Histoire de la Famille*, tome 2, sous la direction de André Burguière, Christiane Klapisch-Zuber, Martine Segalen, Françoise Zonabend, Paris, Armand Colin, 1986.

⁽⁵⁾ Selon l'expression de Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, 10^{éd.} (1^{ère} édition en 1938), Paris, Vrin, 1977, p.222. Cité par Hubert Gérard dans « *Au-delà du quantitatif : espoirs et limites de l'analyse qualitative en démographie* » Chaire Quételet 1985 (A paraître). Dans cet article, Hubert Gérard fait un intéressant inventaire des conditions qui devraient être remplies pour que l'option quantitative permette une représentation adéquate des réalités démographiques :

« (i) que l'on connaisse le contenu pertinent sur le plan démographique de la qualité mesurée par le nombre ;
(ii) que l'on connaisse le contenu des relations éventuellement établies entre deux ou plusieurs de ces nombres ;

(iii) que l'on ait de bonnes raisons de croire que ces contenus des qualités et des relations sont homogènes dans l'espace et dans le temps ;

(iv) que l'on admette de ne point s'interroger sur la signification socio-culturelle dont ces qualités et ces relations peuvent être porteuses, interrogation qui entraînerait fatalement hors du quantitatif » (p. 2-3). Aucune de ces conditions ne peut être vraiment remplie.

PRATIQUES DE RECHERCHE ASSOCIÉES A L'OPPOSITION
EXTENSIF/COMPREHENSIF

EXTENSIF	COMPREHENSIF
Recensements, état civil	Enquête
Variables d'état	Variables spécifiques
Enquête nationale	Monographie
Monographie INED	Monographie d'histoire
de démographie historique	anthropologique totale
Questionnaire	Entretien semi-directif
Écrit	Oral
Question fermée	Question ouverte
Logique binaire	Logique discursive
Point de vue global	Point de vue des acteurs
Description, modélisation statistique	Interprétation
Ajustements, tests	Corrélations, analyses de relations
Construction d'indicateurs	Description de systèmes de relations
Démographie, statistique	Ethnologie, sociologie

lations entre observations, avec un domaine de validité bien plus restreint. Les comparaisons se font plutôt entre des formes d'organisation, des constellations de sens, des processus sociaux. L'alternative n'est plus entre le quantitatif et le qualitatif, dichotomie qui présente l'inconvénient de suggérer une opposition fondamentale entre deux points de vue exclusifs sur le réel (même si, occasionnellement, on verra que le qualitatif peut fonctionner comme «*supplément d'âme*» des chiffres). L'enjeu scientifique est plus précisément désigné si l'on distingue démarche *extensive* et démarche *compréhensive* (ou intensive), ou encore exhaustivité du domaine et exhaustivité du sens. Ce schéma d'opposition à géométrie variable permet de décrire des stratégies de recherche qui sont souvent présentées sous forme d'alternative, alors que les oppositions ne sont pas aussi radicales (voir tableau). Certains termes se retrouvent d'ailleurs alternativement dans les deux colonnes du tableau. Non seulement les deux approches peuvent être conciliées, mais il est souhaitable qu'elles le soient. Elles apparaissent comme les deux pôles d'une même investigation ; la dialectique du sens et du domaine de validité produit une *tension* scientifiquement productive.

L'approche compréhensive, dans l'acception large qui est retenue ici, n'exclut évidemment pas le recours à la mesure ou à la statistique. En s'ouvrant à la démarche compréhensive, la démographie se prémunit contre le risque de donner une vision uniformisante et unidimensionnelle des comportements.

Approche compréhensive et différences en démographie

L'analyse du point de vue des agents sociaux entre tout naturellement dans les objectifs d'une recherche à visée compréhensive. Or, les phénomènes que la démographie étudie se situent simultanément dans le champ des comportements privés (choix d'une contraception, projet de fécondité) et dans l'ordre général des contraintes socio-économiques («*coût de l'enfant*»), ainsi que dans le champ d'intervention de la politique et de la législation familiales. Comment les contraintes objectives générales sont-elles

traduites dans l'horizon subjectif de chacun ? Selon quel processus des perceptions, des attentes, des attitudes, des pratiques se figent-elles en des matrices de comportement différenciées et relativement stables ? Ces problèmes ne peuvent être abordés que dans le cadre d'une démographie ouverte.

C'est grâce à cette démarche compréhensive n'excluant pas la quantification que des recherches sur la manière dont se constituent les divers projets de fécondité ont pu voir le jour et démontrer l'inadéquation du modèle d'explication jusque là dominant qui postulait l'existence d'un projet en début de mariage sur la dimension de la famille, que des individus réalisaient ensuite plus ou moins. La construction du projet familial se fait en réalité de manière très progressive ; les projets ne divergent pas au départ, mais à la fin. « *La famille se constitue (...), semble-t-il, enfant par enfant, chaque naissance faisant l'objet d'un nouveau projet, défini dans les conditions prévalant lors de sa formulation, c'est-à-dire dans le court terme* » note Alain Monnier⁽⁶⁾. Laurent Toulemon, qui compare les projets du mari et de la femme, montre de son côté le faible pouvoir prédictif des intentions de fécondité des jeunes mariés : « *la véritable décision ne se prend souvent qu'après la première ou la deuxième naissance* »⁽⁷⁾. Il est certain en tout cas qu'une bonne compréhension des processus de formation des projets est un préalable indispensable à l'analyse des causes de la disparition des différences sociales et régionales en matière de fécondité réelle et de la concentration sur une norme de deux enfants par famille.

Un autre exemple d'élargissement compréhensif de l'objet de la démographie est fourni par l'analyse de Laurent Toulemon sur la contraception⁽⁸⁾. Son objectif n'est pas seulement de décrire la diffusion et l'évolution des différentes techniques de contraception, mais de dégager des attitudes générales face à la contraception (ou comportements de contraception), qui s'inscrivent dans le rapport plus général que les individus entretiennent avec leur corps et avec la sexualité. L'hypothèse est que les comportements se modifient plus lentement que les techniques et qu'une femme peut, en passant d'une méthode à une autre (par exemple du retrait à la pilule), conserver la même attitude à l'égard de la contraception et de son corps. Laurent Toulemon utilise les données d'une enquête Fécondité dans laquelle 3 000 femmes ont été interrogées : au moyen d'une analyse de correspondances multiples qui retient comme variables actives non seulement la méthode actuellement pratiquée, mais des variables apparemment périphériques comme les connaissances sur le corps, l'information sur la contraception, le recours au médecin, la confiance dans la technique utilisée, il dégage quatre groupes de comportements contraceptifs, qu'il groupe deux par deux : d'un côté les comportements de « *contrôle préventif du corps* », de l'autre les comportements de « *maîtrise de soi* », où la contraception, sollicitée seulement au moment de l'acte sexuel, ne fait pas intervenir de médecin. A l'op-

⁽⁶⁾ Alain Monnier, « Projets de fécondité et fécondité effective. Une enquête longitudinale.: 1974, 1976, 1979. », *Population*, n°6 1987, p. 836.

⁽⁷⁾ Laurent Toulemon, « Les souhaits en matière de fécondité.: comparaison des réponses des deux conjoints », in Henri Leridon. *La seconde révolution contraceptive*, PUD-INED, Collection Travaux et Documents, Cahier n°117, p. 241.

⁽⁸⁾ Laurent Toulemon, « La répartition sociale des comportements de contraception.: analyses multidimensionnelles » in Henri Leridon, *op. cit.*, pp. 145-178. Les données analysées sont celles de l'enquête sur la fécondité menée par l'INED en 1978.

position essentiellement empirique (et instantanée) entre utilisatrices des méthodes traditionnelles et utilisatrices des méthodes modernes, se substitue une distinction plus profonde et plus pertinente qui éclaire et explique durablement les comportements.

Classiquement, les démographes classent les hommes selon les manières diverses qu'ils ont de jouer avec le temps, c'est-à-dire avec l'âge, et donc selon leur précocité ou leur retard à accomplir telle étape démographique. Ainsi pour caractériser des comportements de nuptialité, il est habituel de tenir compte du niveau de la nuptialité finale, mais également du calendrier. G. Calot et J.C. Deville⁽⁹⁾ ont ainsi distingué les groupes sociaux en croisant ces deux indicateurs, les ouvriers qualifiés se caractérisant par une nuptialité forte et un mariage précoce, les cadres par une intensité forte et un mariage tardif, les agriculteurs par une intensité faible et un mariage tardif. Pour décrire les mécanismes qui produisent la différenciation des calendriers et des intensités, une recherche d'ordre plus qualitatif devient nécessaire, avec un élargissement systématique des mises en relation : le calendrier des événements démographiques en particulier ne doit pas être isolé des autres champs et calendriers de l'activité humaine (études, obtention d'un emploi, premiers logements, rencontre d'un conjoint). Le but n'est pas une simple mise en concordance de dates, mais la description des liens qui s'établissent objectivement et subjectivement entre plusieurs ordres de phénomènes. Il devient alors possible de reconstituer les classes de trajectoires qui aboutissent à la formation, précoce ou tardive, d'un couple, et de celles qui, au contraire, l'entravent. Les différences de calendrier de la nuptialité apparaissent comme les symptômes d'oppositions plus fondamentales, en particulier des différences dans les modes d'accès à l'état adulte, qui ne se réduisent pas à des effets de calendrier⁽¹⁰⁾.

L'intérêt des cas atypiques

Les cas atypiques, groupes d'individus qui n'ont pas le comportement attendu, ou phénomènes qui ne suivent pas le processus ordinaire, peuvent être un véritable objet expérimental pour une démographie ou une sociologie de type compréhensif, qui accepterait de ne pas les traiter comme des mystères ou des exceptions. Ils forcent en effet à réfléchir aux nomenclatures utilisées, à la finesse de la description des processus sociaux, et en définitive à distinguer ce qu'on a coutume de confondre⁽¹¹⁾.

On trouve un bon exemple d'approfondissement de cas atypique dans un article récent de Christine Ungerer⁽¹²⁾ qui contient la réexploitation d'une enquête longitudinale

⁽⁹⁾ G. Calot et J.C. Deville, « Nuptialité et fécondité selon le milieu socio-culturel », *Economie et Statistique*, n°27, oct. 1971, p. 3-42.

⁽¹⁰⁾ Voir Olivier Galland, « Formes et transformations de l'entrée dans la vie. » *Sociologie du Travail*, n°1, 1985 ; Michel Bozon, « Le mariage en moins. » *Société Française*, n°26, janv.-fév.-mars 1988 ; Rapport de recherche du G.E.R.M.-C.E.R.C.O.M., *Itinéraires féminins. Les calendriers familiaux, professionnels et résidentiels de deux générations de jeunes femmes dans les Alpes-Maritimes*, sept. 1989 ; et article de Michel Bozon dans le même volume, « La diversification des modes d'entrée dans la vie en couple ».

⁽¹¹⁾ Le sociologue américain Howard S. Becker, de son côté, justifie ainsi son intérêt pour les cas négatifs (*deviant cases*) : « L'examen du cas négatif révélera des propriétés différentes de celles de cas par ailleurs similaires, ou bien révélera des processus dont les aspects n'ont pas été entièrement compris », paru dans H.S. Becker « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°62-63, juin 1986, p. 107.

⁽¹²⁾ Christine Ungerer, « La double vision de la sélection scolaire. Retour sur une enquête de l'INED », *Revue Française de Sociologie*, n°2, avril-juin 1987.

de l'INED, menée entre 1962 et 1972. L'enquête qu'avaient menée Alain Girard et Henri Bastide suivait une promotion de 20 000 élèves, de la sortie de l'école primaire jusqu'à la fin de leur scolarité dans le secondaire. L'étude met en évidence l'ampleur de la sélection sociale qui s'effectue en milieu scolaire. Ainsi, les enfants de cadres supérieurs, d'industriels ou de membres des professions libérales suivent presque tous une scolarité longue, et la moitié accède à l'enseignement supérieur, contre 10 % seulement des enfants d'ouvriers. « *Cinq ans après le CM2, alors que la moitié des enfants d'ouvriers est au travail, seuls 3 % des enfants de cadres supérieurs... sont sortis du système scolaire* » (p. 245). La liaison entre chances de poursuivre ses études et origine sociale élevée est donc très forte. Mais il est vrai également qu'une petite fraction des classes supérieures connaît l'échec. Ces échecs atypiques en milieu aisé touchent très peu les ingénieurs, les enseignants et les professions médicales et juridiques ; ils concernent essentiellement les enfants issus de milieux détenteurs d'un capital économique, moins pourvus en capital culturel, industriels et gros commerçants. Plus souvent que les filles, les garçons de ces milieux connaissent une scolarité courte, qui n'est pas synonyme pour eux d'échec social : favorisés par le mode de transmission du patrimoine, ils ne sont (n'étaient) peut-être guère incités à prolonger leur scolarité. On peut noter également que l'échec scolaire dans les milieux aisés frappe surtout les bourgs et les petites villes, et des enfants issus de familles nombreuses. C'est donc des « *moins supérieures des classes supérieures* » (p. 249) qu'il s'agit ; l'examen de trajectoires scolaires atypiques permet donc un double approfondissement, dans la description du phénomène (l'échec scolaire) et dans la description des trajectoires sociales.

L'analyse des sous-groupes au comportement matrimonial atypique est utile, comme dans le cas des trajectoires scolaires, pour affiner l'analyse des trajectoires sociales, en isolant certains effets de structure. Prenons l'exemple des femmes secrétaires⁽¹³⁾. Elles épousent généralement des ouvriers ou des employés ; seule une petite fraction d'entre elles épouse des cadres. Ces mariages hypergames sont souvent expliqués par les caractéristiques psychologiques des individus. En fait, ils concernent des femmes qui sont socialement assez différentes des autres secrétaires ; d'origine sociale sensiblement plus élevée, elles ont fait plus d'études et travaillent dans de plus grandes entreprises. Leur trajectoire matrimoniale compense un relatif déclassement social et professionnel. Elle renvoie à une différence sociale, avant de renvoyer à une différence psychologique. Dans une démarche qui insiste sur les relations entre observations, les comportements « *déviants* » peuvent retrouver une cohérence et un statut ; leur degré de spécificité réel est nettement circonscrit. Ils permettent d'approfondir la compréhension de l'ensemble du phénomène.

Extensif/Intensif : subordination, juxtaposition, articulation ?

Beaucoup de démographes pratiquent déjà une forme de démographie ouverte qui met en relation, à un titre ou à un autre, approche extensive et approche intensive.

Le plus souvent, l'approche intensive est simplement subordonnée. Ainsi son utilisation fréquente dans la phase exploratoire d'une enquête démographique permet de

(13) L'exemple est développé dans Michel Bozon, « Mariage et mobilité sociale en France », *Revue Européenne de Démographie*, n° 1, 1991.

dégrossir un peu le sujet, de fixer (provisoirement) quelques oppositions pertinentes, de modifier des seuils. Le sujet est ensuite repris de manière très différente dans l'enquête proprement quantitative. Eventuellement, certains des éléments qualitatifs recueillis sont utilisés dans la présentation des résultats, avant tout comme des additifs. Le modèle est construit à partir des seules données quantitatives, et le « qualitatif » n'est sollicité qu'afin de fournir des photographies de cas qui illustrent les grandes différences déjà mises en lumière et « aèrent » les tableaux : le chiffre construit la preuve, le texte vécu ajoute l'âme. Une répartition aussi inégale des tâches ne permet guère d'approfondir la compréhension des différences.

De cette division traditionnelle du travail se distingue la pratique de certains sociologues et démographes qui tiennent à mettre les deux approches sur le même plan, en les **juxtaposant**. Pour explorer un thème donné, ils recourent à deux sources différentes et indépendantes. Les travaux de Louis Roussel sur les relations entre parents et enfants mariés, ainsi que sur la cohabitation juvénile⁽¹⁴⁾, ont été menés dans cette optique ; les résultats de l'enquête intensive et ceux de l'enquête extensive sont d'ailleurs présentés de manière séparée, sans synthèse finale. Les typologies et systèmes de différences élaborés dans l'étude par entretiens ne se rapportent qu'aux entretiens et ne sont pas rapprochés d'autres données.

Il existe également des tentatives, de plus en plus nombreuses, d'**articuler** les deux approches en profondeur, en favorisant leur interconnexion. On peut parler d'articulation quand des relations entre les deux pôles s'établissent à toutes les étapes d'une recherche, de la collecte des données à la présentation des résultats, en passant par l'exploitation du matériau. Des méthodes différentes peuvent être utilisées complémentaiement pour aborder un même objet. En outre, à l'intérieur d'un questionnaire donné, l'usage de questions multiples permet de circonscrire un thème et de réaliser des corrélations variées. Les principes d'opposition dégagés dans l'analyse —qu'ils se fondent sur des suites d'événements typiques ou des constellations d'attitudes— peuvent toujours être rapportés aux groupes d'individus qu'ils différencient, dans l'espace (social) et dans le temps, et à d'autres oppositions qui leur sont ou non homologues. Les phénomènes sont « saturés de sens », sans que leur poids quantitatif soit négligé.

L'attitude compréhensive en démographie ne se fonde pas strictement sur le caractère « qualitatif » des données recueillies. En revanche, elle ne va jamais sans une volonté consciente d'élargir les mises en relation et la base de l'explication des phénomènes.

(14) Louis Roussel, *La famille après le mariage des enfants. Etude des relations entre générations*, PUF-INED, Collection Travaux et Documents, Cahier n°78, 1976 ; également Louis Roussel, *Génération nouvelles et mariage traditionnel. Enquête auprès de jeunes de 18-30 ans*, PUF, Collection Travaux et Documents, Cahier n°86, 1978.